

L'Ombre et l'Éclat

NARRIAA



Illustré par Brumes d'Aluylne



La diversité
dans la fiction

À Alyx,
qui a toute ma reconnaissance
pour son soutien inestimable et intarissable.
Je te souhaite ce qu'il y a de mieux,
et un peu plus encore.

AVERTISSEMENT RELATIF AU CONTENU

Cette œuvre comporte des contenus ou passages pouvant heurter la sensibilité du public.

– Principaux : cadavres, dépression, médication, mort, zombies.

– Ponctuels : alcool, asphyxie, automutilation, brûlures, deuil, nausées, nécrose, psychophobie, suicide.

– Mentions : addiction, harcèlement, éducation toxique, commerce d'enfants, ivresse, moqueries, noyade, peine de mort, séquestration, violences infantiles.

NOTE DE LA MAISON D'ÉDITION

Le terme agenre désigne une absence d'identité de genre, ou le fait de ne se reconnaître dans aucune identité de genre en particulier. Être agenre peut toutefois être relié, pour certaines personnes, à une forme d'identité de genre neutre ou non-binaire. Yuel et Litha utilisent ainsi le pronom iel et des accords dits inclusifs (comportant un point médian), mais les pronoms et accords peuvent varier d'une personne à l'autre.

Vemna n'est pas à l'image de sa réputation. J'y suis envoyé-e pour une invasion de zombies, et je trouve le lieu en fleurs. Les milieux humides ont toujours regorgé de vie, mais, ici, l'air est chargé du parfum sucré des inflorescences colorées ainsi que des trilles des passereaux. Ils masqueraient presque les effluves des eaux stagnantes et le claquement de mes talons sur le ponton de bois pourri. Alors que je cherche à m'habituer à l'environnement impossible dans lequel j'évo-lue, j'écoute distraitement ma guide expliquer que les locaux ont préféré les flancs de la colline voisine aux boues du

marécage pour y établir leurs habitations. Quézure est davantage un archipel de hameaux esseulés qu'un village à proprement parler, cependant, aux yeux de la mairesse, il s'agit d'une bourgade à part entière dont elle est la fière propriétaire. Cet individu est le dernier élément logique auquel je me raccroche dans ce décor : il embaume l'orgueil et l'avarice. C'est une signature coutumière chez l'Humain. Une fragrance familière, réconfortante.

—Vous comprenez, Entité, que la situation exige une remédiation rapide. Je ne peux pas tolérer que mes gens tombent entre les griffes de quelque mort affamé quand ils viennent récolter nos fruits.

Je détaille les cerisiers et pêchers aux branches bourgeonnantes. Une myriade d'insectes y bourdonnent. Pourtant, en dépit de l'avancement de l'été, pas une baie n'y murit.

—Vos arbres donnent tardivement, je note poliment.

— Ah, ça... soupire-t-elle d'agacement. Demandez donc à l'Éclat. Il va de sa responsabilité de faire prospérer nos plantations, mais, cette année, ses services laissent à désirer !

Je cille et ravale difficilement ma curiosité, forçant mon visage à conserver son aimable impassibilité.

Ma guilde a mentionné la présence d'une telle personne à Quézure, mais j'imaginai un guérisseur, pas un cultivateur. Au moins cela explique-t-il la maladie que j'ai humée chez les paysans. Les arcanistes des soins tendent à traiter tous les maux du corps et de l'esprit qu'ils rencontrent, sans distinction, et ce à longueur de temps... De la pneumonie à l'ongle incarné, du patient chronique à l'enfant qui a trébuché, ils laissent dans leur sillage des relents stériles déstabilisant mon odorat sensible.

J'inspire longuement. Ma guide elle-même porte un foie en mauvais état, et quelques parasites remuent dans ses entrailles.

Voilà qui est moins déroutant que le parfum des orchidées.

La dame semble néanmoins pressée de retourner à son principal sujet d'inquiétude, aussi je lui assure avec un sourire affable :

— Je me mettrai à l'ouvrage pour vous débarrasser des damnés dès demain...

Au même instant, un mouvement furtif capte mon attention, et je m'interromps abruptement. Bien que mon odorat ne détecte pas d'addition à notre environnement proche, je crois avoir aperçu une ombre glisser d'un tronc à l'autre. Je m'avance sans réfléchir, mais mon pied droit, après avoir quitté le ponton, ne trouve subitement plus d'appui. Mon souffle se bloque quand me vient la sensation de chuter. Cependant, je n'ai pas le temps de glapir qu'une main se referme sur mon avant-bras et me tire en arrière. Les doigts sont glaciaux, décharnés. La poigne n'est pas celle de la femme qui m'accompagne. Le macchabée qui se tient derrière nous

est debout, animé d'une volonté propre aux non-morts qui le rend languide et lui donne l'air abruti.

Me rétablissant promptement sur le chemin de bois flotté, je me dégage de l'étreinte et souris. Ma main vient trouver le sommet du crâne décomposé où une poignée de fines mèches blondes persistent vaillamment, vestiges d'une ancienne chevelure d'or.

— Merci, Mishaan. Tu m'as évité un plongeon bien désagréable.

Sous ma paume, la charogne bourdonne de contentement.

Je me retourne et fouille le couvert des arbres du regard avant de me rendre à l'évidence : il n'y a véritablement personne.

À mes côtés, la mairesse me scrute avec incertitude. J'ai remarqué dès mon arrivée que ma créature la mettait mal à l'aise, mais elle s'est exemptée de commentaires et l'a laissée nous escorter.

— Je pensais avoir aperçu quelque chose, je me justifie d'une voix empruntée.

— Personne ne s'aventure ici en ce moment, les fruits n'ayant pas encore muri. Pas même Litha, et c'est là tout le problème... D'autant plus avec ces morts qui rôdent... Venez, Entité, il doit vous tarder de poser bagage.

Elle fait demi-tour, et je l'observe mettre une large distance de sécurité – parfaitement inutile – entre elle et le cadavre. Je lui emboîte le pas sans chercher à décrypter ses propos énigmatiques ; ils ne semblaient de toute façon pas m'être adressés.

Le ciel est radieux, le marécage édénique. Ce n'est pas un mauvais début pour ma carrière de nécromancien·ne à Quézure.



J'ignore à quoi ressemble l'Éclat en charge de leurs cultures, toutefois, il ne semble pas faire bonne impression auprès des Quéziens. On croirait qu'ils n'ont jamais rencontré d'Entité et que la curiosité les dévore. Je supposais initialement

que les Ombres étaient moins appréciées que nos lointains collègues, pourtant, je suis convié·e au thé, à la chasse, au marché... Quelques villageois restent bouche bée devant le spectacle de mes pantins putréfiés, mais aucun ne se montre impoli. Tous, en revanche, ont des questions sur l'aide que je suis venu·e leur apporter. D'ici combien de jours pourront-ils retourner pêcher dans les lacs et ruisseaux du marais ? Les morts altèrent-ils les herbes médicinales des terres humides ? Courent-ils un danger, ici, à flanc de colline ?

Agacée, la mairesse écourte promptement cet interrogatoire, prétextant que le voyage m'a été pénible. Elle désigne un jeune homme pour me conduire jusqu'au terrain qui m'est alloué le temps de ma mission.

Ce guide-ci sent la haine ainsi que l'ingratitude, mais il ne s'agit que des facettes les plus sombres de son cœur, et, tout du long de notre cheminement, ces attributs demeurent en retrait, latents.

Il est d'une compagnie agréable en dépit de la gêne aisément perceptible que lui inspire ma présence.

Je ne lui en tiens pas rigueur. Sur le plan morphologique, nous paraissions être de la même espèce. Néanmoins, là s'estompent les similitudes entre Hommes et Entités. Nous seules sommes à même d'altérer la réalité par la force de l'esprit. Pour cette raison, nous sommes enlevées à nos géniteurs dès la naissance pour grandir parmi les nôtres, dans les mausolées et temples sacrés. Travailler la magie qui sommeille en nous nous coupe irrévocablement du commun des mortels. Finalement, une fois que nous revenons vers eux, ils ne ressemblent plus qu'à de lointains cousins, les habitants d'un pays mitoyen, des clients avec lesquels discuter argent, mais rarement des confrères ou amants. Et c'est pour le mieux. L'Histoire nous a appris à maintenir une distance polie, à rester en retrait sans trop nous effacer, sous

peine de susciter la peur de l'inconnu et ses violentes conséquences...

— Nous y sommes, Entité, conclut l'humain au terme de notre route, me tirant de mes pensées.

Il s'éclipse en hâte, me laissant à la tête d'une courte procession de défunts, sur le seuil de ma nouvelle demeure baignée dans l'ocre du crépuscule.

L'endroit n'est pas désagréable. La terre y est davantage gorgée d'eau, ce qui explique sûrement l'abondance de plantes carnivores. Les sarracénies et dionées me tiennent lieu de pelouse. Je devine que, par le passé, il s'agissait d'une grande villa. Aujourd'hui, la bâtisse en pierre blanche est à demi effondrée, et certains de ses murs disparaissent, dévorés par des mousses verdoyantes. Les villageois ont toutefois aménagé la partie la plus préservée de l'habitation pour qu'elle fasse office de demeure, et veillé à alimenter le garde-manger. Je découvre une chambre sobre, mitoyenne à la cuisine.

La lumière qui filtre depuis le verre vieilli de la lucarne tamise l'atmosphère. Le lit de bois sombre au matelas fatigué me semble plus accueillant que jamais, après l'effort du voyage. La salle d'eau, elle, donne sur un jardin intérieur où s'écoule une maigre source jusqu'à un bassin d'ablution. Au terme de mon exploration, je découvre une pièce d'étude au mobilier sommaire. Les glyphes et souillures qui décorent le sol de pierre nue m'amènent à penser que je ne suis pas la première Ombre à occuper l'endroit.

C'est austère et humide, mais l'ensemble répond amplement à mes attentes. La place est essentielle pour accommoder la demi-douzaine de cadavres qui m'accompagne perpétuellement, et, ici, j'en ai à profusion. Les Quéziens ont également installé un enclos accolé à la bâtisse effondrée. Il saura se révéler utile pour confiner certains de mes serviteurs aux limites de mon domaine en mon absence. Son toit de chaume, fixé

à même la palissade de bois, permettra également de soustraire mes protégés aux charognards qui les prennent pour cible. Même les trépassés ont leurs prédateurs, et je ne m'évertue pas à les maintenir sur pied pour qu'ils se fassent tourmenter par une légion de corneilles comme de vulgaires buffets à volonté.

Dans l'immédiat, je les laisse libres de découvrir la parcelle pendant que je m'affaire à ranger les bagages qu'ils ont transportés pour moi. Les morts aiment déambuler. Je les préférerais immobiles, parfois. Après tout, une partie de l'énergie qu'ils consomment est la mienne. En même temps, cela les rend attendrissants : ils ressemblent à des enfants curieux du monde.

Cela les rend aussi passablement agaçants lorsqu'ils viennent à s'égarer. Au matin, échappant aux brumes d'un sommeil plus lourd que je ne l'avais escompté, je n'en compte que sept. Tyon est introuvable. Mon don les

incite généralement à rester à proximité, j'espérais donc une première nuit sans accroche. J'aimerais autant ne pas porter préjudice à mes toutes nouvelles relations en soumettant les Quéziens, stressés par l'apparition des damnés de Vemna, à la visite nocturne de l'un de mes zombies apprivoisés...

Je prends Mishaan avec moi avant de me mettre en route, essayant tant bien que mal de discerner la piste de mon disparu dans la terre retournée par ses autres congénères. À mon soulagement, les traces nous éloignent du village, et nous gagnons en altitude.

Nous découvrons le champ de fleurs alors que l'aurore perce à l'horizon. Sous mes yeux ébahis, le monde s'enflamme d'or. Je reste figé-e, contemplant la prairie où s'étendent des herbacées parsemées d'étoiles jaunes qui resplendissent sous les premières lueurs du jour. Des éclats chatoyants dans un océan d'émeraude.

Comme portés par le vent qui enfle dans mon dos, mes pieds s'avancent

d'eux-mêmes vers le spectacle jusqu'à ce que je bute contre un obstacle. Baisant les yeux, je trouve Tyon avachi au sol, à quelques pas des inflorescences que j'oublie momentanément.

Mon protégé n'a pas rendu son dernier souffle. Enfin, pas *définitivement* du moins – pas encore. Je le sens qui s'agrippe à moi de manière immatérielle, comme le font tous mes pantins. Son corps ne présente aucune blessure externe, il n'a donc pas été attaqué par un charognard affamé ou un prédateur peu regardant. Il paraît simplement paralysé.

Je ne suis pas certain·e de comprendre, mais je préfère ne pas approfondir mon investigation ici. Nous sommes peut-être encore à la merci de ce qui est parvenu à assommer une créature s'étant soustraite à la mort elle-même. Je siffle Mishaan et ne découvre qu'à l'instant qu'elle ne m'a pas suivi·e. Sa silhouette décharnée, qui s'est immobilisée au point culminant du sentier,

semble impatiente de faire demi-tour. Sans m'attarder davantage, je récupère Tyon dans mes bras avant de tourner prestement les talons et d'entamer une descente hâtive jusqu'à mon domaine.



Le soir s'annonce sans que je sois parvenu·e à trouver le temps de passer au village pour m'enquérir du champ de fleurs solaires. La convalescence de Tyon et les préparatifs de ma première expédition pour le marécage ont accaparé le reste de ma journée. Je laisse ainsi mes pas me mener jusqu'au milieu humide alors qu'une légère bruine ruisèle sur ma cape et mes hautes bottes imperméables. Deux de mes pantins m'accompagnent, et j'ai dissimulé quelques dagues dans les replis de mon manteau. Simple précaution. Je ne m'attends pas à rencontrer d'obstacle particulier durant ce rapide repérage.

Quézure a pris l'habitude de noyer les criminels dans les étangs de Vemna,

et ses anciennes coutumes impliquent des rites funéraires aquatiques. Il repose donc plus d'un défunt dans ces eaux stagnantes. Cette notion ne m'inquiète pas outre mesure. Ce qui est surprenant, en revanche, c'est que ces délaissés se mettent subitement à hanter les vivants sans raison apparente et en aussi grand nombre.

Même sans l'intervention d'un nécromancien, les morts sont susceptibles de se relever. C'est un phénomène relativement fréquent et généralement sans conséquence, car les revenants se détériorent rapidement. Sans l'aide d'une Ombre, ils pourrissent, épuisent la maigre énergie qui les maintient éveillés, ou se font dévorer par les charognards et parasites. Si, en dépit de cela, ils viennent à rencontrer un vivant, leur réaction usuelle est d'ignorer la personne. Pourtant, ce n'est pas ce qui est observé actuellement dans les environs de Quézure. En plus de la peur qu'ils instillent de par leur apparence et des

répercussions sanitaires qu'entraîne un déferlement de cadavres sur une petite commune, ils sont hostiles aux formes de vie qui leur barrent le passage. Certains des villageois ont fait les frais de griffures profondes et de vicieuses morsures. Les infections à la clé de ces assauts sont préoccupantes.

Tout en réfléchissant à un plan pour traiter cette invasion, je déambule entre les prêles en remuant les vases de mon bâton. Les feux follets s'enflamment, insensibles à la pluie qui s'est intensifiée. Leurs éclats fantomatiques et ma petite lanterne sont les seules lueurs à percer l'obscurité et m'offrir brièvement un aperçu de ce qui m'entoure. Ashar me guide plus sûrement que ce faible halo. Ses yeux ont depuis longtemps pourri, et j'ignore quel sens il utilise pour se repérer, mais, à mon inverse, il ne trébuche jamais. Je le suis machinalement, focalisé·e sur l'odeur du marécage. Je n'ai pas de but précis, je souhaite avant tout me familiariser

avec l'endroit, percevoir les énergies qui sommeillent en ces eaux troubles. Et, éventuellement, capturer un trépassé. Pour l'instant, nous n'avons croisé aucune créature sinon les innombrables moustiques qui me harcèlent allègrement. Il y a un parfum puissant qui flotte dans l'air et que je peine à identifier. Léthargique et désespéré. Immobile et grouillant d'inconfort. Cela ne devrait pas me surprendre d'un milieu où tout croupit et la mort reste engluée dans les vases. Pourtant, quelque chose me dérange. Peut-être parce que cet effluve ne semble pas être celui d'un lieu, mais plutôt celui d'un être.

Un de mes serviteurs gronde, et je reporte mon attention sur notre progression. Nous ne sommes plus seuls. Face à nous, il y a une lueur qui n'est pas celle d'un feu follet. L'éclat rougeoyant virevolte. Il réalise un arc de cercle rapide et percute mon premier pantin de plein fouet. Ashar s'effondre dans un grand bruit d'éclaboussure et d'os disloqués.

Je n'ai pas le temps de m'inquiéter pour le second que, subitement, ma gorge se comprime. Une puanteur terrible m'assaille. Elle est intolérable.

J'obstrue mon nez et ma bouche, abandonnant ma lanterne, qui s'étouffe dans l'herbe humide. La sensation de brûlure dans mes poumons, provoquée par la fumée âcre, persiste.

Tentant le tout pour le tout, j'appose une de mes paumes sur mon cou et commence à détruire mon arbre respiratoire. Je peux survivre avec des organes cliniquement morts : tant que la magie afflue dans mes cellules, les tissus maintiennent leur activité. Il en faut davantage pour troubler un nécromancien.

Mais cela ne résout rien. La sensation s'intensifie même.

À travers les larmes qui s'accumulent dans mes yeux, je distingue à nouveau l'éclat lumineux qui s'élève. Je réalise subitement que c'est un orbe. Et, d'après le cliquetis que je perçois en dépit des grognements des trépassés,

des remous de l'eau et de ma toux étouffée, elle est suspendue à une chaîne. Il y a donc un manieur.

Le mouvement de balance se répète, et je me prépare à esquiver. Toutefois, la sphère n'a pas le temps de m'atteindre qu'un choc sourd retentit, accompagné d'une exclamation. La lueur grésille lorsqu'elle s'éteint dans l'humidité environnante.

Ashar et Mishaan ont projeté notre agresseur au sol. Ils grondent, puis se ruent maladroitement sur lui. L'eau dont ils ont rempli leurs poumons semble les préserver des effluves toxiques, mais je les sens toujours affaiblis. Moi-même, je n'ai pas encore retrouvé mon souffle. J'entends un juron courroucé suivi d'un bruit de fuite, et l'altercation prend fin aussi soudainement qu'elle a débuté.

Hébété·e, je titube et trébuche. Ma main se referme sur la sphère qu'a abandonnée l'inconnu. Au toucher, je devine une bola d'assez grande taille, un orbe d'acier ouvragé. Je sens des feuilles et

des charbons par les interstices de la dentelle de métal. L'objet est tiède.

Je reste là un moment, agenouillé·e sans savoir quoi faire, cherchant mon souffle. Je perçois la pluie, le bruissement des arbres, ainsi que les râles des défunts. Tout ça, et ces relents d'immobilité, de désespoir et de déchéance, plus intenses que jamais.



À suivre